

Romanische Forschungen

Vierteljahrsschrift
für romanische Sprachen und Literaturen
Herausgegeben
von Martin Becker
und Cornelia Ruhe
134. Band, Heft 3 2022

persönliches Exemplar,
nur gemäß den Richtlinien
der Zeitschrift zu verwenden

Vittorio Klostermann Frankfurt am Main

Wir hoffen auf Ihr Verständnis, dass sich Vereinheitlichungen insbesondere in einer Zeitschrift, die Beiträge in *sieben* Sprachen veröffentlicht, nicht vermeiden lassen. Wir vereinheitlichen:

- ▷ In französischen Texten entfallen in der Regel die Akzente auf den Großbuchstaben.
- ▷ Interpunktionszeichen nach kursivierten Wörtern werden aus typographischen Gründen ebenfalls kursiviert.
- ▷ Wir haben ein einheitliches Interpunktionsystem eingeführt (z. B. verwenden wir die folgenden Anführungszeichen: »Romanische Forschungen«).



We hope you will understand that standardization is unavoidable, especially in a journal that publishes articles in *seven* languages. We standardize:

- ▷ In French texts, the accents on capital letters are usually avoided.
- ▷ For typographical reasons punctuation marks after italicized words are also italicized.
- ▷ We have introduced a consistent punctuation system (e. g. we use the following quotation marks: »Romanische Forschungen«).

miseria und seine *dignitas* gleichermaßen beinhaltet« (255). Buero Vallejo greift dabei die Hoffnung als Bestandteil der menschlichen Existenz auf: »Im Sinne Ortegas [gemeint ist José Ortega y Gasset, vgl. auch 201 f.] sowohl von Heidegger als auch von Bloch [202 ff.] beeinflusster Phänomenologie der Zeit definiert Buero Vallejo Spanien als eine Gegenwart, in der sowohl die Vergangenheit als auch die Hoffnung auf eine unabgeschlossene Zukunft zusammenfließen« (216). Vor diesem Hintergrund artikuliert das Theater Buero Vallejos eine schonungslose Abrechnung mit der Geschichte des Menschen – die Epoche der spanischen Aufklärung rückt hierbei als gescheitertes Projekt mehrfach in den Blick (230 f., 241 ff.) –, wobei die Vf. die humanistische Topik, die im ersten Teil herauspräpariert wurde, in den Theatertexten Buero Vallejos mit Erfolg wiederfindet und gelungen beschreibt.

Die Idee, einen Überblick über die jahrhunderteüberdauernden Debatten, die im Zeichen und zu philosophischen Gunsten des Menschen geführt wurden, anhand ihrer Topik zu entwerfen, hat den Vorteil, ein Deutungsschema für etwas anzubieten, das anderweitig kaum einzuholen ist. Die diachrone Anlage, die den Humanismus als Abfolge dialogisch aufeinander bezogener Epochen erscheinen lässt, gibt wichtige Denkanstöße. Gleichwohl gerät dabei die synchrone Bezogenheit auf das epochal Gleichzeitige aus dem Blick. So wäre ja doch naheliegend, die neuhumanistischen Ansätze der frühen Moderne und des 20. Jh. nicht allein mit den geschichtlichen Ereignissen, sondern darüber hinaus auch mit der Entstehung der Anthropologie (Arnold Gehlen, Helmuth Plessner), der Biologie (Charles Darwin, Jakob Johann von Uexküll), den Humanwissenschaften (die Foucault beschrieben hat) sowie der Ethnologie (Bronislaw Malinowski, Claude Lévi-Strauss) in Verbindung zu bringen, die dann allesamt zu dem führen, was in der zweiten Hälfte des 20. Jh. als »Dezentralisierung des Menschen« (188) oder des »Subjekt[es]« (265) firmiert. Aber das wäre dann ein anderes Buch geworden.

So lässt sich zusammenfassen, dass die Studie von Carmen Rivero mit großem Gewinn zu lesen ist und wichtige Impulse für die weiterführenden Diskussionen gibt. Die Ausführungen sind jederzeit sehr gelehrt und zeugen von einem breiten geistesgeschichtlichen Horizont, der es nicht zuletzt ermöglicht, philosophische mit literarischen Texten in Verbindung zu bringen. Gleichzeitig eröffnet sich ein Spielraum von Anschlüssen, die eine Geschichte des Humanismus beispielsweise unter Gesichtspunkten der Geschlechterforschung oder des Postkolonialismus aufrollen, was in der vorgelegten Studie weitgehend ausgespart wird. Denn gerade die Topoi von »feritas« und Barbarei sind nicht ganz frei von Ambivalenzen – nicht nur im Hinblick auf die Wortentstehung im Kontext der griechischen Antike, sondern auch was die europäische Kolonialgeschichte anbelangt.

Jan-Henrik Witthaus, Kassel

Anne-Gaëlle Weber (ed.): *Passerelles, entre sciences et littératures*. Paris: Garnier 2019, 316 S. (Perspectives comparatistes, 80)

Ce volume collaboratif sur les »histoires croisées« de la science et la littérature comprend six mini-ouvrages complémentaires traitant de dialogues et de conflits interdisciplinaires. La préface d'Anne-Gaëlle Weber présente un survol des histoires de la littérature et de ses relations avec la science, posant d'abord la question: »Qu'èût été la littérature si Descartes n'avait pas été géomètre?« (7). Question absurde pour l'idéologie des études littéraires cristallisée au lendemain de 1789, selon laquelle tout écrit – philosophique ou littéraire – ren-

trait dans le *corpus*; question sérieuse au milieu du XIX^e siècle pour la nouvelle *discipline* de la «littérature», qui s'intéresse moins à Descartes auteur d'écrits philosophiques que, comme l'exprimait en 1844 Désiré Nisard, historien littéraire, «au cartésianisme comme méthode générale pour rechercher et exprimer tous les ordres de vérité» (12, il s'agit d'une citation de Nisard: *Histoire de la littérature française*. Paris: Firmin Didot 1844, t. 2, 55–56). Question de méthode donc et non pas d'esthétique. En 1882, Emile Krantz situe Descartes «à l'origine de la démarche analytique de laquelle a découlé la spécialisation des savoirs» (13). La «nouvelle discipline de la littérature», produit de cette «époque des spécialisations» (24), devient au second XIX^e siècle «la pierre de touche de la définition même des méthodes historiques». On arrive enfin à la «vision organiciste de la littérature» (17) de Georges Renard, dont *La Méthode scientifique de l'histoire littéraire* (1900) aborde son sujet «du point de vue des rapports de la littérature avec d'autres sphères» (19). Pour Renard, qui fait «le tour des types d'articulation possibles entre sciences et littératures», tout conflit entre science et littérature est un «[d]uel utile, qui stimule, fortifie, développe les adversaires» (19). C'est justement de la notion d'«articulation» que l'ouvrage prend le relais, la liant au concept de «passerelles», désignant non seulement les rapprochements entre sciences et littératures dont «[i]l importe d'exposer les présupposés historiques, scientifiques et disciplinaires» (25), mais aussi les «points de rupture», d'«emblée» particulièrement féconds» (26). Tout ce qui aide à transcender un «lieu commun de la guerre entre les disciplines» (27).

«Science et littérature: pour une histoire de la séparation. Penser l'opposition des lettres et des sciences autour de 1800: le cas Rœderer», de Stéphane Zékian, examine le rôle institutionnel de Pierre-Louis Rœderer (1754–1835) dans la problématisation du «lieu commun» ci-mentionné. Le nouveau siècle marque la fin du «système des Belles lettres» et une «réconfiguration épistémologique qui entérine [...] la compartimentalisation [...] des champs de compétences». Ainsi, «la séparation des lettres et des sciences se traduit [...] par une concurrence accrue au sein des institutions de savoir» (33). A la tête de l'une de ces dernières, l'Instruction publique, Rœderer établit brièvement les «conditions de possibilité d'un enseignement à la fois scientifique et littéraire», visant dans sa création des Lycées en 1802 «les effets néfastes d'un plan d'études favorisant la spécialisation prématurée des jeunes esprits» (34). Sa politique est entravée non pas par ceux qu'il désigne les «vrais savants» mais par «ces pédants de sciences exactes» rassemblés autour de son adversaire Chaptal (41). Il s'agit donc d'une lutte politique plutôt qu'intellectuelle, «[d]'une situation de concurrence dont l'enjeu immédiat touche moins la philosophie des disciplines que l'entrechoc des ambitions» (44). Rœderer poursuit un «désamorçage d'une apparente guerre des lettres et des sciences» (50), voulant aussi «désamorcer les conflits de surface pour mieux valoriser les points d'articulation des lettres et sciences» (52). Face à une «politique épistémologique du Directoire» voulant instaurer au nouvel Institut un ordre numérique et donc hiérarchie des disciplines, où la première classe serait celle des sciences physiques et mathématiques, Rœderer lance une polémique faisant appel à l'égalité républicaine. Que cet «homme des passerelles» ait choisi «le conflit frontal» pour essayer de «savoir comment instituer les lettres» a le résultat d'un «rendez-vous manqué» lors du «nouveau découpage institutionnel» (60) de 1816.

Dans «Science, Littérature. Dire et lire l'expérience dans l'œuvre de Jacques Delille», Hugues Marchal opère l'exégèse de deux recueils de «poèmes scientifiques» de Jacques Delille (1736–1813): «L'Homme des champs ou les géorgiques français» (1800), exposition en vers de la géologie de Buffon, et «Les Trois Règnes de la Nature» (1808). Ces recueils exposent des idées scientifiques, et aussi une nouvelle conception des méthodes expérimentales: «la pompe à l'air [y] permet non seulement de créer le vide, mais aussi une mise à l'épreuve de l'hypothèse» (76). Le contexte intellectuel auquel l'œuvre delillienne participe est donc

un »débat épistémologique« sur l'observation expérimentale (86). Mais il y a d'autres dimensions contextuelles, telle l'éthique: Delille, anti-vivisectionniste convaincu, milite pour »les droits des animaux« dans le milieu expérimental. Également, ses poèmes zoologiques discutent non seulement sur les animaux, mais aussi sur une nouvelle compréhension du royaume animal: »la poésie prend en charge [...] la reconfiguration taxinomique et langagière« (91). Il s'agit d'une poétique (ou d'une didactique) deux fois expérimentale qui aborde en »test[ant] les limites de la poésie« (92) des questions d'esthétique comme d'épistémologie.

Anne-Gaëlle Weber, dans »Science, Littérature et histoire de la fiction. Fictions géologiques (XVIII^e–XIX^e siècles)«, aborde les »relations entre le[s] discours géologique et [...] littéraire« (99), s'appuyant sur la notion de Thomas Klinkert de la »fiction épistémologique« en tant que »lieu de la transmission et de l'élaboration des connaissances«, afin de présenter »une histoire croisée des définitions de la fiction qui sont la pierre de touche à la fois de la naissance de la »science« géologique et du renouvellement de la fiction romanesque« (99). Deux ouvrages représentatifs sont l'*Essai sur les fictions* de Mme de Staël, proposant une fiction définie comme »l'histoire de l'avenir«, et l'*Histoire naturelle* de Buffon, visant à »reconstruire le passé« en se concentrant sur les »âges de la terre« et »les temps profonds«. Le discours buffonien, quoique savant, rentre – vu son caractère hypothétique – dans la catégorie de »fictions géologiques« (101), définies comme »l'ensemble des articulations possibles que dessinent, entre les sphères littéraires et savantes, les réflexions conjointes menées sur la nature et sur la visée des récits imaginaires« (101). Le statut »scientifique« encore douteux de la géologie est ridiculisé dans *Bouvard et Pécuchet*, où, selon l'abbé Jeufroy, »la géologie affirme l'autorité des Écritures, en prouvant le Déluge« (103, citation de Flaubert: *Bouvard et Pécuchet*. Paris: Gallimard 1970, 143). Cuvier, théoricien proéminent de »déluges«, »maintient [...] une certaine ambiguïté« par rapport aux écrits saints et déploie »de nombreux commentaires de textes mythologiques ou fabuleux«, ne voulant pas exclure »l'usage raisonné de l'imagination, de la fiction, voire même de la fable« (110). Pour d'autres, notamment Lyell, il faut distinguer les »fictions extraordinaires« (113) et le discours savant dans un contexte déterminé par »la difficulté pour l'homme de concevoir une Histoire dont il ne soit pas l'acteur principal« (118). Certaines questions s'imposent: »comment raconter une histoire qui se passe d'acteurs et d'évènements«; »comment inventer de nouvelles formes de fictions compatibles avec l'exposé des théories géologiques?« (118). La solution de Lyell est un récit contrefactuel exposant »la tendance de l'homme à rechercher des causes surnaturelles à ce qui s'oppose à ses croyances« (119) et démontrant que »l'incapacité à saisir les longues durées conduit à la formulation de théories qui se donnent à lire comme autant de fictions extravagantes« (120). Si la littérature exerce une influence sur Lyell, son style se trouve aussi »emprunté par la fiction« (122). Son emploi de fictions reste paradoxal »au moment [où il dénonce] le caractère fictif des théories auxquelles il s'oppose« (123). L'archétype de fictions littéraires fondées sur des théories géologiques invraisemblables est *Symzonia: A Voyage of Discovery* (1820), d'Adam Seaborn, récit d'un voyage au centre de la Terre inspiré par John Cleves Symmes, auteur d'une brochure (1818) déclarant creuse la Terre, habitable dans son intérieur. Seaborn et Jeremiah Reynolds, éditeur américain enthousiaste de l'exploration des pôles, disséminent les théories de Symmes. *Symzonia* ne prend pas ces théories complètement au sérieux, exposant plutôt leur caractère extravagant, ce qui rapproche Seaborn et Lyell méthodiquement. Seaborn et Reynolds »participent tous deux à la fois de l'effort de distinction entre discours savant et fiction littéraire et du brouillage possible de la frontière entre les deux« (135). La géologie constitue d'ailleurs un »lieu privilégié d'un dialogue entre littérature et science« (136), et inspire des récits où il ne s'agit pas d'une simple exposition des faits scientifiques face aux erreurs. Le *Voyage au*

centre de la Terre de Verne, par exemple, »n'entend pas résoudre la question de la vérité de la théorie de Symmes« (137). Egalement, *Laura. Voyage dans le cristal* de Sand propose un récit au second degré qui confond toute certitude scientifique; Sand »lutte [...] contre le lieu commun contemporain de l']opposition entre l'imagination et de la raison« (163). *Mardi* (1848) de Melville indique comment »la géologie met à mal [et] le discours historique et les écrits saints« (143). *Bouvard et Pécuchet* joue d'une »rencontre entre les temps longs et le temps romanesque«, faisant »écho à [...] Lyell en exhibant les limites de l'application d'un cadre historique à des durées quasiment infinies« (144). Flaubert pratique aussi une »réécriture romanesque de l'ouvrage de vulgarisation«, en l'occurrence, de celui d'Alexandre Bertrand, les *Lettres sur les révolutions du globe*, exposant les idées de Cuvier, qui fait appel dès 1813 à un modèle littéraire, fictif, pour exposer ses propres idées dans ses *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes*, employant l'exemple de Zadig pour expliquer son raisonnement (154 s.). Il n'est pas le dernier à se servir du conte de Voltaire, »archétype du récit savant«. Thomas Huxley publie par exemple en 1890 un essai influent intitulé »On the Method of Zadig. Retrospective Prophecy as a Function of Science«. Au XIX^e siècle, donc, »la fiction philosophique confère paradoxalement au raisonnement par induction et par analogie droit de cité dans les sciences« (155). *Zadig* et l'une de ses sources, le *Voyage et aventures des trois princes de Serendip* (1717) de Mailly, deviennent des »exemplaires de la manière dont une fiction littéraire [...] peut expliciter *a posteriori* un processus savant« (157). La géologie reste l'archétype d'un contexte scientifique facilitant l'inscription de »[l]a fiction romanesque [...] dans l'entre-deux du possible et du vrai« (166).

»Sociocritique et littérarité. Le monstre et ses doubles, de la science à la littérature«, de Jean-François Chassay, traite du discours tératologique, surtout autour de la figure de l'hermaphrodite, dans les textes littéraires et scientifiques, qu'il s'agit moins de [...] situer les uns face aux autres [...] que de les considérer comme partie prenante d'un même imaginaire social« (173). Comme l'affirme Sand en 1831, »le monstre est à la mode«, dans les écrits littéraires comme scientifiques tels ceux des Geoffroy Saint-Hilaire, dont le *Traité de Tératologie* (1832–1836) d'Isidore développe quelques aspects de la *Philosophie anatomique: Des Monstruosités humaines* (1822) d'Etienne. Isidore raconte »l'histoire des monstres« selon un schéma quasi-compté d'»époques fabuleuse, positive et scientifique«, et »met *en relation* l'anomalie et l'ordre normal, et passe l'une *par rapport* à l'autre« (179). On passe pourtant au XIX^e siècle, selon la formule de Foucault, »du monstre à l'anormal«, et à la »dégénérescence«, terme lancé en 1857 par Morel »qui fera pâlir celui de la »tératologie« (182). Terme qui ne marque qu'une étape de plus: »Tératologie, dégénérescence, eugénisme, génétique [...]: à travers ces quatre mots [...] se dessine un récit« (177). Ce récit fonctionne comme cadre »juridico-biologique« pour celui de l'hermaphroditisme et de ses représentations littéraires depuis l'époque révolutionnaire jusqu'en fin de siècle.

Bertrand Marquer commence »De l'idéologie scientifique. La maladie comme métaphore: littérature et médecine de l'esprit dans la seconde moitié du XIX^e siècle« en citant quelques grands théoriciens des relations entre discours médical et littéraire (Sontag, Canguilhem, Bachelard). Suivant la notion canguilhemienne d'»idéologies scientifiques« (dont la psychiatrie), c'est-à-dire en reconnaissant les qualités esthétique et totalisatrice du discours médical, on peut l'aborder comme »savoir global sur l'homme [...] facile à intégrer dans une œuvre de fiction« (216). Le cas de l'aliénisme serait »symptomatique des croisements [...] entre discours scientifique et [...] littéraire« (221). Cela commence autour d'un »moment idéologique« où Cabanis fait de la médecine une »science de l'homme« réunissant la physiologie, l'analyse des idées et la morale (222). Les proto-aliénistes trouvent d'ailleurs leur inspiration non pas dans la médecine mais dans la philosophie antique: Pinel

dans la théorie stoïcienne des passions, Esquirol chez Sénèque. Reconnaître »[le] pouvoir proprement poétique de l'invention médicale« serait reconnaître »l'efficiencia du langage (scientifique, littéraire) dans la création de catégories aptes à rendre compte du réel« (225). Vers la fin de siècle commence à s'établir ce que Frédéric Gros appelle la »clinique de l'écriture expressive«. Une »critique d'art médicale« (Nordau, Lombroso) »instrumentalis[e] le discours littéraire pour le transformer en discours scientifique« (228–230). Dans le sens opposé, chez Zola, »les discours sur l'hystérie permettent de faire cohabiter l'expertise scientifique dont se réclame l'écrivain naturaliste et des représentations périmées sur le plan médical, mais toujours actives dans l'imaginaire social; »la transposition littéraire d'une théorie médicale recherche [...] moins la restitution d'une vérité scientifique qu'un procédé de dramatisation ou des règles de composition« (235). Moyen de transposition par excellence, le récit de cas »offre au romancier le moyen d'actualiser un vocabulaire clinique, mais surtout de mettre en pratique le principe d'une réserve de »patrons« descriptifs savants (les types pathologiques)«. Il permet d'ailleurs »de dramatiser un savoir (la nosographie), par le biais d'une syntaxe narrative (symptômes, crises, rémissions, rechutes) doublée d'une structure herméneutique (anamnèse; diagnostic; pronostic)«, pour constituer »une fiction épistémologique« (243), dans le cadre de ce que Didier Drieu qualifie de »confusion des espaces de la cure et de l'écriture« (244).

Selon Caroline de Mulder, dans »Science, Littérature et études de genre. L'épopée de la femme qui dissèque: la femme de sciences dans le roman français entre 1880 et 1914«, l'»étude du savant au féminin« permet [...] d'examiner l'imagination populaire qui entoure l'accès des femmes à la science«, surtout en »situ[ant] la femme scientifique par rapport au bas-bleu, auquel elle succède« (248). De Mulder examine les romans de femme »émancipée« en tant que »romans de formation« (256), et présente une documentation exhaustive des romans de »doctresses« et de femmes de science, qui en identifie quelques éléments communs, dont la »généralité de la menace sociale [inscrite] dans la particularité du personnage«, et la »constellation familiale de la (future) femme de sciences« (259), où le père ou l'oncle de la féministe joue typiquement un rôle décisif, et »la figure féministe fonctionne comme une mère de substitution, – une marâtre, en fait, du fort mauvais conseil« (260). Mère biologique, ses enfants meurent souvent; elle est même parfois infanticide ou avorteuse (263s.). On en conclut que »la mort de l'enfant [...] inscrit [...] la mort de la famille dans le parcours et dans le personnage de [l']étudiante« (265). Ce parcours se situe dans une forte opposition entre femme savante et femme traditionnelle; »rars sont les étudiantes à apparence androgyne« (266), à part quelques exceptions notables. Même dans les romans qui présentent »une femme de sciences »exceptionnelle« par ses qualités physiques, morales, intellectuelles, il y a une »destinée finalement commune: le mariage et la maternité« (271s.). Pour de Mulder, »les livres les plus intéressants sont peut-être les plus ambigus« (277). Malgré leur fin typique en apparence antiféministe et rétrograde, »il faut cependant nuancer« (278): ces romans exposent les obstacles auxquels les femmes faisaient face au début du XX^e siècle. Dans le cas particulier de la »doctresse«, incarnation typique de la femme scientifique, surtout dans les romans anglophones engagés, »les femmes médecins [...] apparaissent fréquemment épanouies sur les plans personnel et professionnel« (289). Pourtant, les héroïnes tendent, surtout en France, à »revenir au lot le plus commun – le mariage et la vie domestique« (291).

Se trouvent en fin de volume une bibliographie logiquement structurée, un index de noms, et des résumés de chapitre.

Larry Duffy, Kent